



HAL
open science

Accompagnement et VAE

Frédérique Lerbet-Sereni

► **To cite this version:**

| Frédérique Lerbet-Sereni. Accompagnement et VAE. 2004. hal-01459857

HAL Id: hal-01459857

<https://hal.science/hal-01459857>

Submitted on 7 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Accompagnement et VAE

Frédérique Lerbet-Sereni

Professeur

UPPA

Accompagner la démarche de Validation des Acquis de l'Expérience, c'est se trouver face à quelqu'un qui vient, habité de son expérience, gros de son expérience, de ses expériences, et qui veut en faire quelque chose de socialement reconnu au travers d'un diplôme. Socialement, c'est-à-dire en quelque sorte universellement. Avec ce diplôme, quel que soit le contexte, c'est-à-dire en somme hors contexte, je prouve que je sais cela. Je m'annonce aussi comme étant celui qui sait cela. Mais contrairement aux parcours classiques, je ne suis pas venu illusoirement vierge de tout savoir pour l'acquérir. Je suis venu avec mes savoirs pour leur donner une autre forme, une nouvelle forme qui, lorsqu'elle aura été reconnue, me confèrera une nouvelle identité sociale, et peut-être professionnelle. Je vais pour cela re-apprendre mes savoirs, un « re » qui n'est pas que bégaiement. C'est donc un complexe socio-bio-cognitif qu'une personne va mettre en jeu, où les trois dimensions tissent entre elles des liens eux aussi complexes, dans la mesure au moins où elles ne se contentent pas de se juxtaposer ou de seulement s'ajouter les unes aux autres, mais interagissent, parfois contradictoirement, donc dynamiquement.

M'appuyant sur des travaux antérieurs publiés que je ne rappellerai pas, je vais seulement esquisser en quoi la particularité de la VAE interpelle et affine la réflexion sur l'accompagnement. Je ne rappellerai pas non plus les auteurs de référence sous-jacents à ce propos. Ils jalonnent les publications de notre groupe de recherche.

Quelques mots, rapidement, sur l'**expérience** tout d'abord. Au regard de la démarche de VAE, la caractéristique essentielle de l'expérience me semble résider dans le fait que plus on tente de l'identifier, plus on tente de la dire, plus alors on la creuse, et moins on l'attrape, plus on la repousse ; mais en même temps, on l'augmente, on en augmente la densité, donc elle nous constitue encore davantage. En faisant en quelque sorte l'expérience de l'expérience, en éprouvant l'épreuve par sa mise en mots, nous commençons à percevoir que ce qui nous constitue nous-même nous échappe, que nous sommes en quelque sorte plein de manque, mais que ce manque est plein. Faire l'expérience de l'explicitation de notre expérience, c'est faire l'expérience de notre impossibilité de nous rendre transparents à nous-mêmes, et donc, *a fortiori*, à d'autres. C'est aussi faire l'expérience d'un rapport au savoir (ici

le savoir de soi) comme d'un savoir qui ne peut pas être total. Ce qui aide peut-être à construire un rapport aux savoirs en général comme des savoirs ouverts, illimités, que chacun contribue à construire. Cette construction qui repousse les limites permet alors d'éprouver que cela ne se terminera pas. Un début, peut-être, pour sortir du fantasme divin que quelqu'un détient quelque part tous les savoirs du monde dans lesquels on n'a soi-même pas bien su puiser jusqu'alors, l'illusion que la toute-puissance reste à notre portée. Entrer dans les savoirs, disons théoriques ou académiques, par la porte de l'expérience, c'est être d'emblée projeté dans le tragique de la condition humaine, que l'on nomme incomplétude. Je finirai sans être pour autant finie, complète, totale. Les savoirs avec lesquels je vais essayer de m'affermir, de me consolider, sont du même ordre, et en même temps qu'ils m'affermiront, ils me signifieront mes manques, plutôt qu'ils ne me combleront.

Parce que la quête est une quête de validité et de reconnaissance, elle identifie au passage une quête identitaire, qui ne sera jamais comblée, elle non plus, mais sans doute plutôt dynamisée par le trajet de VAE. Car faire retour sur son expérience, c'est s'attacher à un re-saisissement de soi, où « re » signifie revenir sur soi, en arrière, et entreprendre un nouveau saisissement de soi, un soi déjà devenu différent. De l'expérience, de soi, du monde, de l'autre, des savoirs, des croyances, des valeurs, rien n'est jamais stable. Tout se transforme perpétuellement, et à peine ai-je dit « je » que ce qui va suivre transforme le « je » qui a dit « je », qui n'est donc plus ce « je » qui s'est énoncé. Tout se transforme de façon un peu effrayante, et dans cette quête impossible de soi, imaginativement investie, quelque chose va essayer de se poser, de se donner une forme, de se raisonner, et d'être *a minima* partageable. D'autres vont devoir/vouloir le juger. Et un autre va prétendre être à même de lui être nécessaire. C'est cet accompagnement-là, dans ce contexte-là, que nous essayons de penser, et aussi d'agir. Quelque chose comme une anthropologie de l'accompagnement.

Ainsi donc, ce que l'on entend n'est pas l'expérience de l'autre mais ce que l'on peut entendre de ce qu'il parvient à en dire. On peut aussi parfois entendre ce qu'il ne dit pas : comment lui répondre sans y répondre ? L'entrée en VAE est quelque chose du type : qu'est-ce que je vaudrais ? Est-ce que je vaudrais ce que je dis, ce que je crois, que je vaudrais ? Mise à l'épreuve de sa propre valeur aux yeux d'une instance qui vaut pour le candidat, puisqu'il lui reconnaît ce pouvoir de le valider. Il attend de ceux qu'il a reconnus qu'ils le reconnaissent à leur tour, qu'ils lui confirment qu'il est légitime à « en être ». Epreuve et mise en danger. C'est difficile de reprendre des études après un temps professionnel un peu long. Mais après tout, si l'on échoue, c'est que l'on a acquis d'autres compétences que les compétences plus

scolaires, des compétences justement expérientielles. Par contre, exposer les acquis de son expérience et ne pas être reconnu, voilà qui peut très vite devenir remise en cause de la valeur des-dites expériences, et remise en cause de soi-même comme ce professionnel-là, voire de soi-même tout court. Je ne vauz rien, puisque mon expérience ne vaut rien. Bien sûr, cela ne sera pas dit. Mais c'est dit au travers de quelque chose comme « j'ai 10 ans d'expérience, j'ai droit (entendez « je vauz »), j'ai droit au moins à une licence ». L'accompagnement est déjà là : ouvrir chez l'autre un écart entre ce qu'il est, et ce qu'il peut produire de lui, car c'est cette production qui deviendra partageable, discutable avec d'autres que lui, socialisée et socialisante. Ce travail de distanciation de soi à soi, qui est aussi ré appropriation de soi, est une des dimensions formatrices de la VAE, qui en fait autre chose qu'une chambre d'enregistrement de l'avant/ailleurs (et qui peut alors devenir une plus value pour l'entreprise). Accompagner cela, c'est accepter de ne pas comprendre l'autre absolument, peut-être même renoncer à le comprendre, et pourtant lui être nécessaire : nous pouvons travailler ensemble, à l'émergence de quelque chose que ni vous ni moi ne connaissons encore, si nous ne nous prétendons pas nous rendre illusoirement transparents l'un à l'autre. En tant qu'accompagnant, j'apporte quelque chose si je peux prendre appui sur ce qui m'échappe, sur ce qui ne m'est pas clair, pas transparent. Non pas pour l'élucider, mais pour que cela fasse levier de décalage. C'est parfois faire semblant de comprendre, mais aussi faire semblant de ne pas comprendre quand tout semble trop aller de soi. Bref, c'est aussi ne pas être là où l'autre voudrait nous emmener, afin que notre résistance l'emmène lui, ailleurs que là où il était. C'est utiliser toutes les « ruses », les biais, pour décaler l'autre de sa propre vision de lui-même, sans être bien sûr jamais assuré de rien. Instaurer le décalage : quand le bel édifice de la belle expérience du beau professionnel tient trop bien, c'est enlever la cale, sans le laisser tomber. Inventer des possibilités de passages nouveaux de lui à lui, se faire passeur. Mais le rituel du passage revient au jury. Le passeur, l'accompagnant, à la fin, se fait passant.

Entre temps, c'est une réelle ré élaboration de sa professionnalité routinisée que le candidat doit opérer. Il a en particulier à apprendre à la questionner, et à questionner les termes ordinaires de son énonciation, ceux avec lesquels chaque jour il se dit. Il doit opérer une bascule : quand le bon professionnel est celui qui a immédiatement la réponse, il faut aller vers un autre référentiel culturel, où le professionnel est reconnu comme validable parce qu'il sait (en termes de contenus et de méthodes) interroger sa pratique et s'étayer de connaissances pour construire peu à peu ses réponses après des détours dans des univers souvent nouveaux, parfois tout juste soupçonnés par lui. C'est une bascule culturelle, épistémologique et

personnelle, qui génère de fortes résistances, donc, sans doute, de la formation. La VAE, comme l'alternance, et contrairement aux dispositifs plus classiques, ne permet pas d'échapper à cette confrontation. Elle oblige à engager en soi le conflit cognitif, auquel s'oppose, en soi aussi, un mouvement de résistance.

Or, ce qui est en train de résister, dans l'expérience du candidat, dans son histoire, l'accompagnant n'en sait rien, pas plus d'ailleurs que le candidat lui-même. Et lâcher sur ses propres résistances, c'est aussi faire l'expérience de sa limite, mettre sa limite à l'épreuve, quand cette limite constitue notre identité-même, ce qui fait que nous sommes ce sujet singulier-là, et pas une seule masse informe. Nous nous donnons une forme qui se transforme en permanence, dans le temps de notre histoire. La gageure de cet accompagnement particulier de la VAE pourrait bien être dans ce ridicule rapport de proportionnalité où 24 heures avec un accompagnant suffiraient à opérer et à étayer les recompositions identitaires, sociales et cognitives qui sont potentiellement en jeu. Mais là aussi, imaginons que la VAE soit un analyseur à investir pour repenser notre objet « accompagnement », et le sortir de cet *a priori* que le temps d'accompagnement doit être long parce que la transformation est potentiellement profonde. Puisque cette profondeur est inaccessible à l'accompagnant, puisqu'il sera dans un temps bref d'instantanés partagés dont le fond n'est pas partageable, le voilà tenu, l'accompagnant, d'assumer le deuil de l'ajustement des compréhensions et représentations réciproques entre le candidat et lui, un ajustement qui ne ferait que s'épuiser dans des reformulations successives, de plus en plus pauvres au fur et à mesure que la position ou le consensus se dessine. Parce que le temps est rare, dégageons le de ces fantasmes où, à terme, on serait venu à bout du bout, et acceptons que les moments de rencontre, ceux que l'on voudrait remplir, sont des moments de creux, de ponctuation nécessaires à l'entre-
rencontre : la ponctuation comme points de suspension, d'exclamation, d'interrogation etc. Un creux plein de ses souffles aux rythmes multiples. Des silences puissants, parce qu'ils retiennent et propulsent.

Alors qui est l'accompagnant ? De quoi est-il professionnel ? Sur quoi fonde-t-il sa légitimité ? Que peut-il, s'il ne peut pas et ne doit pas savoir ce qui est en jeu pour l'autre ? Si, ne sachant pas d'où il vient, il ne peut pas non plus savoir où il va aller ?

Il est primordialement un référent. Il est même ici le référent du référentiel auquel le candidat prétend. C'est là sa légitimité. Parce que cela est acquis, il peut dans le même temps et de la même place, endosser d'être celui qui provoque le candidat sur ses différentiels. Entre le référentiel métier et le référentiel diplôme, ce sont les différentiels, ce qui ne s'ajuste pas immédiatement, que révèle l'accompagnant. Il introduit ainsi la possibilité de différentiel qui

ouvre au candidat des chemins à explorer : chemins de questions, chemins de lecture, chemins d'errance, chemins d'imaginaires (ah oui, on pourrait aussi faire ainsi...). Le chemin appartient au candidat. Mais envisageons aussi que plus on contribue au repérage du différentiel, plus on permet un acheminement vers l'autre référentiel. ...le différentiel engendre le différentiel qui engendre le référentiel qui engendre...On y mettra des points de suspension, au début comme à la fin : savoir ce qu'il y a en premier, par quoi on commence, ou sur quoi cela s'achève, du référentiel et du différentiel, ne relève pas de cet ordre de questionnement, de ce paradigme. Se demander ce qu'il y a eu en premier de la poule ou de l'œuf, est précisément ce qui empêche de s'interroger sur les liens entre la poule et l'œuf.

L'accompagnant est aussi le réceptacle des premières explorations maladroitement, tâtonnantes, premier auditeur et premier lecteur du candidat, pour que la nouvelle forme que prend son expérience différenciée re-référencée soit une forme à terme recevable et validable par le jury.

L'accompagnant est ainsi garant des attentes du jury au travers de sa capacité à endosser un référentiel, en même temps qu'il s'engage à ce que du déplacement, du transport, du transfert, de la transformation opère : bref, il introduit le candidat dans de la transmission, en lui permettant de faire sien un autre ordre de savoirs, de s'inscrire dans une autre sphère institutionnelle de reconnaissance. Il ne transmet rien en propre (il n'enseigne pas le contenu du référentiel), ou bien il ne transmet rien d'autre que de suggérer, chez le candidat, la possibilité de sa propre altérité, parce qu'il est garant du même, en l'occurrence le référentiel. On pourrait également développer le fait que c'est ce qui le sépare du candidat qui le relie à lui, ce qui serait une autre façon de dire la même chose : ... la relation est la séparation qui est la relation qui est...

Le mot n'a pas été prononcé, mais vous entendez bien que cette approche s'efforce d'assumer et d'endosser ce qu'il y a de paradoxal en jeu dans la problématique de l'accompagnement. Rien, dans les histoires humaines, n'est jamais assignable à une place unique et définitive. Ce que je crois faire est toujours susceptible, en l'autre, mais en moi aussi, de se retourner en son contraire. Il contient même d'emblée son contraire, et c'est en quoi il est humain. Sinon, ce ne serait que mécanique : la cause bonne assurera le bon effet. Et l'ordre mécanique me permettra de ne pas me demander « qu'est-ce que bon ? », « bon pour qui ? », « bon pour quoi ? ». Admettons donc, parce que telle est notre expérience, que le « bon » de l'un peut être le « mauvais » de l'autre. Que le « mauvais effet » peut être ce qui va rétroactivement initier une « bonne cause » d'autres phénomènes. Que non seulement les effets rétroagissent sur les causes, mais qu'ils auto-agissent sur eux-mêmes, parfois comme

ceci, parfois comme cela...Qu'il n'y a pas de linéarité, mais plutôt de la circularité, de l'enchevêtrement, sans début repérable ni fin, pour la personne, tant qu'elle respire. Admettons que nous ne pouvons pas savoir grand chose du devenir de l'autre à l'avance, et que son autonomie se signe aussi par le fait qu'il avance parce qu'il nous échappe, ou en nous échappant. Gardons-nous donc de tout pronostic négatif sur sa réussite, et si possible, gardons-nous de tout pronostic tout court. Gardons-nous de vouloir tout pré-programmer les contenus des rencontres, les dates. Laissons un peu de place pour la demande. Tout en balisant aussi des possibilités de travail collectif avec un groupe de candidats, à date prévue. Les rythmes imposés seraient collectifs, les rencontres interpersonnelles à la demande. Acceptons que dans ce parcours, dans cette aventure, chacun jouera son rôle, de sa propre place, du mieux qu'il peut. Celle de l'accompagnant, sa professionnalité est d'accueillir la transformation. D'accueillir aussi la résistance à la transformation comme le signe que quelque chose est en route, quelque chose de tellement fort que cela mérite tant d'énergie à y résister. Bref, accueillir ce qui passe comme quelque chose qui passe, justement, de l'un à l'autre, entre l'un et l'autre, parfois par d'autres qu'eux aussi, et bien au-delà d'eux, avant, pendant et après.

Acceptons aussi que c'est pour l'accompagnant une expérience qui, en retour le met à l'épreuve de lui-même, par l'instabilité nécessaire qu'il incarne, ce que j'ai appelé ailleurs sa « folie ». Se trouve alors posée la question éthique, celle de l'accompagnement de l'accompagnant. Car s'il va de soi qu'il engage de lui autre chose que la seule connaissance du référentiel, s'il va de soi aussi que l'expérience personnelle qu'il peut avoir d'une démarche analogue à la VAE, dans laquelle il a été accompagné, sont des conditions nécessaires, se pose la question de savoir si elles sont pour autant suffisantes. Il s'agira aussi de s'entendre sur cet analogue, qui ne peut être ici identique. Quelle connaissance éprouvée personnellement l'accompagnant a-t-il de trajets de formation qui se sont ancrés dans sa propre expérience ? Comment a-t-il appris au travers d'eux ? Avec qui ? Avec quoi ? Comment ont-ils été validés ? Et maintenant, qu'est-ce qui peut permettre à l'accompagnant de réguler ses pratiques actuelles d'accompagnement ?

En posant très rapidement et très grossièrement l'accompagnement dans sa complexité et dans sa dimension anthropologique, où il peut arriver qu'on y accompagne quelqu'un à mourir symboliquement à lui-même pour renaître comme autre, comme celui qui a réussi ce passage-là au travers de ces épreuves-là de paroles, d'écriture, de gestes, et d'errance, je voudrais juste pour finir dire quelques mots des orientations actuelles du Laboratoire. Nous vivons dans une mouvance où l'on attend des chercheurs des résultats assurés d'être vrais au

sens d'une vérité positive, des résultats décontextualisés et universaux, de sorte qu'ils fassent figures d'experts et de grands clercs pour les décideurs de tous ordres. Dans le même temps tout le monde, chacun d'entre nous, fait à chaque instant l'expérience inverse, vivante, réelle : ses savoirs sont contextualisés, porteurs de valeurs, et non vérités en eux-mêmes ; ils sont mouvants au fil d'une vie, parfois radicalement différents quand nous regardons dans notre rétroviseur personnel. Entre ces deux extrêmes, quelle science humaine demeure possible, c'est-à-dire quel discours qui ne soit pas seulement celui de l'expérience singulière un peu éclairée et teintée de généralité du chercheur, ni la mise en morceaux, en boîtes et en chiffres des hommes, des femmes et du foisonnement de ce qu'il vivent réduit à des catégories ? C'est aujourd'hui le mythe qui nous apparaît comme une des voies possibles pour construire des grilles de lecture des situations humaines qui ne dénaturent pas absolument ce qu'elles ont d'humain, c'est-à-dire de multiple, d'ambigu, de paradoxal, qui parle non seulement à et de la raison mais aussi à et de l'imaginaire. Le mythe, dans son a-temporalité traduit une forme d'universalité. Quand vingt-cinq siècles après, notre sensibilité, notre réflexion, et notre action trouvent à nouer des fils et ouvrir des passages de pensée dans des récits qui ont traversé le temps, pour les faire dialoguer avec les objets de recherche, il nous semble que nous contribuons bien à produire du sens sur les choses humaines, à faire ainsi œuvre de science humaine. L'ensemble de mon propos s'est appuyé sur les travaux du Laboratoire : ceux des directeurs de recherche (GB, DV et moi-même) et sur les thèses achevées et en cours de notre groupe (vous avez entendu certains d'entre eux dans les ateliers). Mon discours sera plus complet si j'évoque ici les figures mythiques qui étayent les travaux de recherche des uns et des autres sur cet objet conceptuel en cours d'élaboration qu'est l'accompagnement : Il s'agit de Janus, Narcisse et Echo, Prométhée et Epiméthée, Hermès, Ulysse, Athena, Eros, Christophe le martyr, le chasseur noir, Orphée, ou Antigone, qui jalonnent les travaux des uns et des autres sur l'accompagnement. Avec eux nous faisons résonner l'accompagnement.

Valider les acquis de son expérience, c'est ainsi se retourner sur soi, essayer de se dire soi-même, se nourrir d'autres que soi, et rencontrer son propre manque, son impossible. L'épreuve de validation des acquis de son expérience fait faire à une personne l'expérience imaginaire conjointe de son inachevabilité et de sa mort et celle, réelle, de sa propre mise en forme à valider. Accompagner cela, c'est peut-être accompagner chez l'autre une forme de réconciliation (le même « re » qui justement n'est pas strict bêgalement à l'identique) une forme de réconciliation avec son humanité, avec ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. C'est accompagner ce qui se donne à voir et à entendre, ainsi que ce qui n'est ni visible, ni énonçable, ce qui est absent mais qui joue. La présence de l'accompagnant à ce qui se dit et

s'échange, contient l'absence par laquelle un autre peut solitairement et silencieusement se confronter à lui-même. Je crois que l'inverse aussi opère en même temps : la capacité à s'absentifier de ce qui se dit et ce qui s'échange contient la présence par laquelle un autre peut solitairement et silencieusement se confronter à lui-même.

L'ordre du politique y rejoint celui du sujet singulier via le dispositif institutionnel et sa mise en œuvre incarnée : la visée d'un citoyen qui se questionnant (lui-même) questionne son monde, et sa contribution à celui-ci.